

# AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

**Ce texte est protégé par les droits d'auteur.**

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

**Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.**

**Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.**

# Black trombone

Comédie dramatique

De Gabriel COUBLE

## **Black trombone**

Personnages :

**Elle** – La quarantaine, fille de l'autre personnage.

**Lui** – La soixante-dizaine, son père.

Synopsis / intention :

Elle vient rendre visite à son père, âgé et malade. Elle essaye de lui faire dire ses souvenirs car il perd la mémoire. Des choses tristes et dures sont survenues dans sa vie qu'il a choisi d'oublier. Il ne se souvient que des moments de plaisir.

Illustration musicale :

Time after time – par Ella Fitzgerald

Black trombone – Serge Gainsbourg

Décor :

Une chambre dans un centre de soins pour malades des souvenirs. Une table, deux chaises. Quelque part dans la pièce, un tambour.

Durée :

25 minutes environ.

## Black trombone

*Dans la chambre de Monsieur. Sa fille vient lui rendre visite, comme chaque semaine. Elle cherche à stimuler sa mémoire. Aujourd'hui, elle a apporté une mappemonde pour lui parler de géographie. Elle est assise face à lui et lui montre le globe.*

- ELLE** - La Terre est ronde, papa, comme cette mappemonde. C'est la Terre.
- LUI** - La Terre est ronde ! C'est ça, fous toi de moi.
- ELLE** - Regarde : les continents ; l'Amérique, l'Afrique, l'Europe... Et nous, on est ici. Regarde.
- LUI** - La Terre est ronde ! Et cette table, elle est ronde aussi ? Et la maison, le plancher, il est courbe peut être ? Et le sol dehors, le jardin, il est convexe aussi ?
- ELLE** - Papa !
- LUI** - Je suis peut être sénile, mais tu ne me feras pas avaler n'importe quoi.
- ELLE** - Bon, comme tu voudras. La Terre est plate alors, c'est ça ?
- LUI** - Il me semble oui. Je me demande ce qu'on t'apprend à l'école.
- ELLE** - Papa, il y a longtemps que je ne vais plus à l'école.
- LUI** - Excuse moi, je me suis encore trompé de temps (*rectifiant*) : « ce qu'on t'a appris à l'école ». Voilà, c'est mieux ? Mais tu aurais pu corriger par toi-même. Si ta mère était là...
- ELLE** - Elle n'est pas là.
- LUI** - Oui mais elle au moins, elle comprend tout de suite ce que je dis.
- ELLE** - Elle comprenait.
- LUI** - Tu ne vas pas recommencer ! Elle comprend, elle comprenait, c'est pareil.
- ELLE** - Pas vraiment.
- LUI** - Pour moi, c'est pareil.
- ELLE** - Sauf que ce n'est pas possible.
- LUI** - Tu es venue pour me contrarier ? D'abord tu me dis que la Terre est ronde, ensuite tu reprends chacune de mes phrases. Je me demande ce que tu viens faire et si je ne serais pas mieux tout seul.
- ELLE** - Ah ben, ça fait plaisir ! Je fais mon possible pour être avec toi une journée par semaine et voilà comment tu me remercies. Si tu préfères, je te laisse. Je reviendrai quand tu seras dans de meilleures dispositions.
- LUI** - Non, ça va. De toute façon, tout seul, je m'ennuie... C'est pas avec les quelques souvenirs qu'il me reste...
- ELLE** - C'est bien pour ça que je viens, pour qu'à tous les deux, on retrouve tes

souvenirs. Avant qu'il ne soit trop tard.

**LUI** - J'ai bien peur qu'il ne soit déjà trop tard. Si tu veux des histoires, demande à ta mère.

**ELLE** - Papa, arrête avec ça.

**LUI** - Quoi, tu ne veux pas demander à ta mère ?

**ELLE** - Tu sais bien que ce n'est pas possible.

**LUI** - Comme tu voudras. Alors reste avec tes questions sans réponses. Moi je ne peux pas les inventer les souvenirs, s'ils ont disparu. Enfin, essaye quand même. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

**ELLE** - Déjà, dis-moi ce que tu as fait hier, et toute cette semaine.

*Un temps. On ne sait s'il cherche dans sa tête afin d'ordonner sa réponse ou s'il ne sait quoi dire.*

**LUI** - *(Un temps)* Rien.

**ELLE** - Tu n'es quand même pas resté sans rien faire...

**LUI** - Tout ce que je fais, c'est m'ennuyer.

**ELLE** - Il y a bien l'infirmière qui passe, le médecin...

**LUI** - Oui, mais ça, c'est comme si je te dis que je mange ou que je fais pipi. C'est du quotidien. Le reste du temps, je m'ennuie.

**ELLE** - Tu ne lis pas ? C'est quoi ces journaux ?

**LUI** - Ah oui, peut-être. Je ne me rappelle pas.

**ELLE** - Je t'ai ramené plein de livres de la maison. Tes livres.

**LUI** - A quoi ça sert ?

**ELLE** - Tu n'écoutes pas la radio, de la musique ?

**LUI** - Il y a un appareil. Je ne sais pas m'en servir...

**ELLE** - Et ton tambour, tu n'y touches pas ?

**LUI** - Ah si ! Tous les jours. Un petit peu tous les jours, jusqu'à ce qu'on me dise d'arrêter. Soit les voisins, qui tapent eux aussi, sur les murs, soit l'infirmière, qui n'aime pas la fanfare.

**ELLE** - Faut dire, c'est particulier un tambour, pas trop étudié pour être joué en appartement ou dans une chambre comme la tienne.

**LUI** - Ça c'est vrai, parles-en à ta mère ; elle m'interdit d'en jouer à la maison. D'ailleurs, je n'en joue jamais...

**ELLE** - *(corrigeant)* Elle t'interdisait...

**LUI** - Si tu veux. C'est pour ça que je joue partout où je peux. Et que j'ai trouvé le moyen d'aller partout avec mon tambour. Pour ne pas emmerder ta mère. Ce tambour, c'est toute ma vie. Avec lui, j'ai fait le tour du monde.

**ELLE** - Le tour du monde ! Tu vois que la Terre est ronde !

- LUI** - (*regarde la mappemonde*) Mon Dieu, tu as raison. Maintenant que tu le dis, c'est vrai, la Terre est ronde... Encore quelque chose que j'ai oublié... (*Faisant tourner le globe*) L'Amérique, la Chine, le Japon, l'Australie, l'U.R.S.S. et bien sûr toute l'Europe... Partout où il fallait accompagner le Président de la République, avec mon tambour et la fanfare de la garde républicaine... Mais mon plus beau souvenir, c'est quand même les Champs Elysées du 14 juillet. C'est là qu'on est les plus beaux, les plus forts, que tout le monde nous regarde ; le Président et tous ses invités. Chaque fois que je passe sur cette avenue, mon tambour en bandoulière, je pense à mon père, comme il aurait aimé me voir là...
- ELLE** - Il était tambour lui aussi...
- LUI** - Dans la fanfare des pompiers. C'est lui qui m'a donné le goût du battoir.
- ELLE** - Il y a une photo, à la maison, où tu as un tambour, tu dois avoir quatre ou cinq ans... Comme si tu étais né avec et qu'il ne t'avait jamais quitté.
- LUI** - Possible oui. Je ne sais pas. Je me souviens du jour où j'ai été nommé à la fanfare de la Garde Républicaine. J'étais heureux. Et fier. Fier pour mon père. Je sais que ça lui aurait fait plaisir, un immense plaisir.
- ELLE** - Oui. Il est mort peu de temps avant, c'est ça ?
- LUI** - Hein ? Qui est mort ?
- ELLE** - Ton père.
- LUI** - Mon père ?
- ELLE** - Oui, ton père. Mon grand père.
- LUI** - (*un temps*) Il était vieux sans doute.
- ELLE** - Non. Il est mort jeune. De maladie. Je ne l'ai pas connu. Toi tu avais... vingt ans.
- LUI** - Vingt ans ! C'est à cet âge que j'ai été nommé à la Garde Républicaine. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'étais heureux. Et fier. Fier pour mon père surtout...
- ELLE** - Je crois que tu l'as déjà dit.
- LUI** - Je t'ai déjà raconté ? La cour de l'Elysée, la Fanfare au grand complet, le hisser des couleurs, et la relève qui arrive, les nouvelles recrues... Dans nos habits resplendissants... Les cuivres étincelants... Mon tambour qui résonne de plaisir... Le Président qui est là et qui vient nous saluer, nous serrer la main les uns après les autres.
- ELLE** - C'était quel président ?
- LUI** - Son nom ? Aucune idée.
- ELLE** - C'est pourtant simple ; Si tu avais vingt ans, on peut donc retrouver l'année... C'était en mille neuf-cent...
- LUI** - Si c'est si simple à retrouver, pourquoi tu me le demandes alors ?
- ELLE** - Parce que je voudrais que tu te souviennes... Ou que tu aies les moyens de te souvenir...
- LUI** - Vous êtes les mêmes, toi et ta mère, à toujours vous poser des

questions sur des choses sans importance. J'en ai rien à foutre, moi, du nom du président. Ce dont je me rappelle, c'est ce qui m'a fait plaisir, le reste... pffft ! (*signe qu'il n'en a rien à faire*).

- ELLE** - (*affectueuse*) Et toi, tu ne changes pas, un vrai gamin, loin des préoccupations bassement quotidiennes...
- LUI** - « Et qui ne pense qu'à lui... » Je sais, ta mère n'arrête pas de me le dire. Où est-elle d'ailleurs ? Elle n'est pas avec toi ?
- ELLE** - Papa, arrête avec ça. Maman est morte. Elle n'est pas là et ne sera plus jamais là.
- LUI** - Ah oui, encore quelque chose que j'ai oublié (*un temps*). C'est triste.
- ELLE** - Oui, ça va, ça fait onze ans !
- LUI** - Je veux dire, que ta mère soit morte, c'est une chose triste. C'est pour ça que je l'ai oubliée. Je préfère me rappeler des choses heureuses. Comme de notre première rencontre.
- ELLE** - Tu ne m'as jamais raconté.
- LUI** - J'avais dix ans...
- ELLE** - Si jeune ?
- LUI** - En fait non. Mais c'est ce qui m'est arrivé à dix ans qui a fait que j'ai rencontré ta mère. C'était la guerre... Et chez nous, il y avait des résistants, cachés dans le maquis. Et moi...
- ELLE** - (*blasée*) Oui je sais ; toi tu allais leur porter des vivres en vélo. Tu passais les barrages sans problème parce que tu étais un enfant. Tu nous l'as raconté des dizaines de fois...
- LUI** - Dis tout de suite que je radote.
- ELLE** - Disons que tu te répètes.
- LUI** - Quand je ne me souviens plus tu te plains, et quand je me souviens, tu me dis que je me répète.
- ELLE** - Normal, tu te souviens de moins en moins de choses alors quand tu nous sors un souvenir, il y a de plus en plus de chances qu'on le connaisse déjà.
- LUI** - Oui mais bon, ce n'est pas de ma faute, tu pourrais éviter de me le faire remarquer.
- ELLE** - Je préfère que tu me racontes des choses que je ne connais pas, comme la rencontre avec maman.
- LUI** - Ah ! Tu veux que je te raconte alors ?
- ELLE** - Oui, bien sûr.
- LUI** - Bon, je reprends... Donc, comme tu sais, j'allais ravitailler les résistants dans le maquis... Enfin, en fait de résistants, il n'y en avait qu'un. Je ne suis même pas sûr que ce soit un maquisard... Simplement quelqu'un qui se cachait pour ne pas aller au S.T.O. ou je ne sais où... Toujours est-il qu'à la fin de la guerre, il est sorti de sa cachette et s'est présenté comme un résistant... Il est parti à la préfecture et a fini député... Moi, pendant ce

temps là, j'ai passé mon certificat d'étude et, arrivé à seize ans, je cherchais du boulot. Alors je me suis souvenu de lui. Je suis allé le trouver... Et c'est là que je l'ai rencontrée...

**ELLE** - Maman ?

**LUI** - Oui, ta mère ; sa fille. On m'avait fait patienter dans le jardin. Elle était là, assise à l'ombre d'un arbre. Un tilleul je crois. Je ne voyais que sa nuque et son chignon délicatement noué... Je n'osais pas bouger de peur de la déranger. Elle a dû m'entendre et s'est retournée. Je suis resté paralysé par ce visage d'ange. Je n'arrivais plus à bouger ni à articuler le moindre mot. Ses yeux me fixaient avec curiosité comme pour me demander « oui ? Vous désirez ? Que faites-vous là ? Qui êtes-vous ? »... Et moi, paralysé... Enfin son père est arrivé. Je me suis présenté, il m'a présenté... à sa fille ; « celui qui l'a sauvé, nourri pendant qu'il se cachait... » Et puis il m'a demandé ce que je voulais... Alors j'ai répondu « rien » et je suis parti en courant. Arrivé dans la rue, j'ai enfin repris mon souffle... Je marchais seul et elle est arrivée. Elle m'a demandé si elle pouvait faire un bout de chemin avec moi... Et voilà.

**ELLE** - C'est beau. Je suis contente que tu me racontes ça.

**LUI** - Moi aussi je suis content. C'est un des plus beaux jours de ma vie.

**ELLE** - Elle était belle maman.

**LUI** - Oh oui, elle était belle, mam... ma... m... merde, merde ! Merde !

**ELLE** - Qu'est-ce qu'il y a ?

**LUI** - Son nom, j'ai oublié son nom !

**ELLE** - Ça va te revenir.

**LUI** - Son nom... La femme de ma vie...

**ELLE** - C'est sans doute pas le plus important.

**LUI** - Tu le sais toi ! Bien sûr, tu le sais... Alors, dis le moi.

**ELLE** - Non, ça va te revenir.

**LUI** - Je ne sais pas, je ne sais plus... Aides-moi.

**ELLE** - Je suis sûre que ça va te revenir. Il y a des choses comme ça, quand on les cherche, on ne les trouve pas, et elles arrivent sans prévenir.

**LUI** - Je me souviens de presque tout ; notre première rencontre, nos balades main dans la main, le déjeuner sur l'herbe, la pluie de juillet, le quatorze février...

**ELLE** - La Saint-Valentin ?

**LUI** - Non, les amandiers en fleurs. C'est notre truc à nous : le jour où les amandiers sont en fleurs, il faut qu'on soit ensemble. Je peux être n'importe où avec ma fanfare, je prends l'avion, le train, le bateau, pour être avec elle ce jour là.

**ELLE** - Même quand tu es en voyage avec le Président de la République ?

**LUI** - Des fois, ce n'est pas possible. Alors je lui envoie des fleurs... Je me souviens de presque tout ; la musique qu'elle aimait, cette chanteuse

américaine... *(Il ferme les yeux comme pour entendre la musique et il sourit)*

**ELLE** - Ella Fitzgerald, il y a tous ses disques à la maison.

**LUI** - « Time after time », que du plaisir... *(toujours les yeux fermés, comme entendant la chanson – Illustration musicale possible)* Je me souviens de presque tout ; son ventre rond...

**ELLE** - Son ventre rond ! C'était moi ?

**LUI** - Une pure beauté. Tout rond. Une sphère. La forme parfaite. Ses seins aussi, qui s'arrondissent, et que je tète désespérément avant de ne plus y avoir accès.

**ELLE** - Papa !

**LUI** - Je me souviens de presque tout... Mais pas de son prénom ! Quelle honte.

**ELLE** - Ce n'est pas grave.

**LUI** - Cliobuline ?

**ELLE** - Clio quoi ?

**LUI** - Cliobul... Non, ce n'est pas possible... Ce n'est pas elle...

**ELLE** - Qui c'est celle là ?

**LUI** - C'est un prénom qui me revient comme ça. Je crois qu'il ne m'a jamais lâché. Et avec lui, celle qui le portait ; Cliobuline. La limonade chez Cliobuline. C'est le seul souvenir d'enfance qu'il me reste. Une après-midi d'été sous la tonnelle... Ce que je faisais là ? Où était-ce ? Je n'en sais rien. Elle était une vieille femme toute ridée, habillée en noir de la tête au pied. Toute ridée avec des plis pleins de gentillesse autour des yeux, et un sourire qui ne s'effaçait jamais. J'étais ému. J'avais eu peur. De quoi ? Je n'en sais rien. J'avais chaud, tout en sueur. Elle m'a donné un grand verre de limonade bien fraîche. Je m'en souviens comme si c'était hier... Cliobuline, comment oublier ce prénom ? Chantant et pétillant comme les bulles de la limonade... Tiens, j'en ai la chair de poule... Tu sais, comme quand on a très chaud et qu'on boit quelque chose de très frais, que la chute de température vous traverse le corps.

**ELLE** - Moi, mon plus beau souvenir d'enfance, c'est avec toi. Nous étions au bord de la mer et tu m'avais assise sur tes épaules. J'étais grande, la reine du monde, et je riais. Tu courais, tu tournais... J'avais peur et je riais.

**LUI** - C'est ça, il ne faut se souvenir que des belles choses. Il n'y a que ça qui compte ; ce qui nous a apporté du plaisir. Les trous de mémoire, ce sont des choses sans importance, ou pire, des plaies jamais cicatrisées.

**ELLE** - Je me souviens aussi quand tu venais me chercher à la sortie de l'école, et du collège. Une fois, tu m'avais oublié – déjà – J'ai attendu deux bonnes heures avant que tu n'arrives.

**LUI** - Non ? Sans blague ? J'ai fait ça moi ?

**ELLE** - Un jour, j'avais un examen et il fallait y être à huit heures. C'est toi qui

m'emmenais, et puis on est tombé en panne. Crevaison je crois. Comme on a raté l'heure, on est partis, tous les deux, jusqu'à la mer. Je flippais de devoir expliquer mon absence et toi tu disais que ça n'était pas grave, que tu me ferais un mot d'excuse.

**LUI** - Je ne me serais jamais permis...

**ELLE** - On a passé une super journée. Tous les deux. Comme rarement on prenait le temps...

**LUI** - Et ton examen ?

**ELLE** - Je me suis rattrapée avec les autres matières. Et j'ai repassé celle-ci l'année suivante.

**LUI** - Tu me parles de choses dont je ne me souviens pas. A t'écouter, j'ai les oreilles qui fanent. Je le sens bien, c'est la fin. Les feuilles qui fanent, l'automne, l'automne de la vie.

**ELLE** - Mais non. Tu oublies les choses, c'est tout.

*On entend un trombone qui joue « black trombone » de Gainsbourg.*

**LUI** - Ça me rappelle Gégé. Il jouait du trombone avec nous, dans notre fanfare. Le soir, il nous jouait cet air de Gainsbourg : Black trombone : « ... Black trombone, monotone, c'est l'automne de ma vie... »

*Le trombone, en fond, s'arrête.*

**LUI** - Gégé, mon poto. Ce qu'on a pu faire comme conneries ensemble...

**ELLE** - Ah oui ? Raconte.

**LUI** - Non, des histoires de potaches. Faut dire, Gégé, je l'ai connu au service militaire, en Allemagne. Après, on ne s'est plus quitté...

**Fin de l'extrait..**